



“Macron sera sans doute moins sympathique que Hollande”

C'est dit



Par Julie Gardett

René Dosière

LA RETRAITE, PAS POUR LUI.

René Dosière continue le combat de la « transparence et du train de vie de l'État » grâce à un « laboratoire d'idées » qu'il monte avec des universitaires et des députés. Il projette aussi d'écrire un ouvrage historique sur l'Assemblée nationale. « Les députés n'ont aucune culture parlementaire », se désole ce diplômé d'histoire et de géographie. L'endroit qu'il préfère au Palais-Bourbon ? La bibliothèque, où il consulte les débats archivés depuis 1789.

Après quarante ans de bons et loyaux services, à 75 ans, le “Monsieur Propre” de la vie politique tire sa révérence. Rencontre à l'Assemblée nationale avec le député de l'Aisne quelques jours avant son départ, le 20 juin.

Photo : Pascal Vila/VSD

Pudique et sympathique sous ses faux airs de Jacques Villeret, un regard bleu acier perçant et une poignée de main ferme, René Dosière nous reçoit dans son bureau de l'Assemblée nationale au milieu des cartons. Vingt ans que l'ex-maire de Laon, qui a rejoint En Marche ! dès la désignation de Benoît Hamon - à qui il ne pardonne pas d'avoir été frondeur - est député de la 1^{re} circonscription de l'Aisne. Si l'élu sortant (investi PS) a le bourdon de quitter le Palais-Bourbon, ce proche de Jean-Marc Ayrault ne le montre pas. « Je savais dès mon élection, en 2012, que c'était mon ultime mandat. Quand je l'ai annoncé dans l'Hémicycle le 22 février, lors de la dernière séance parlementaire, j'étais un peu ému, mais à la tribune, on retient ses larmes. J'ai eu droit à un hommage du ministre de l'Intérieur, Bruno Le Roux, pour tout le travail que j'avais fait. » Celui qui s'est fait connaître du grand public en militant pour la baisse du train de vie de l'Élysée montre avec fierté quelques souvenirs qu'il lui reste à emballer : une photo de lui à Nouméa dans un hôpital avec un bras cassé, entouré de Michel Rocard et de Lionel Jospin, et une figurine de Lucky Luke, dont ce passionné de BD et de westerns est fan. Retour sur le parcours politique atypique de ce père de trois enfants, déjà grand-père huit fois.



«En politique, on n'assassine plus à coups de dague, éventuellement à coups de paroles, et encore.»



→ **VSD. Quel est votre meilleur souvenir en quarante ans de vie politique ?**

René Dosière. Un ancien militaire français avait ramené d'Algérie un enfant handicapé qu'il avait éduqué comme son propre fils. À sa majorité, le jeune Algérien ne pouvait plus dépendre de sa sécurité sociale. J'ai réussi à lui obtenir la nationalité française grâce à mes relations avec le préfet de l'époque. Un motif de grande satisfaction.

Un jour, Michel Crépeau, ex-ministre de Mitterrand, vous a sauvé de la noyade.

J'accompagnais la délégation parlementaire en Nouvelle-Calédonie pour l'Accord de Nouméa, en 1998. Un escalier en bois avec des marches très étroites menait à la mer. J'ai glissé de tout mon long, toc! toc! [il mime la dégringolade, NDLR] et je suis tombé à l'eau. Je me suis évanoui, j'aurais pu me noyer. Michel Crépeau était déjà à l'eau, et c'est lui qui m'a relevé. J'avais une quadruple fracture. Depuis, on a mis un escalier en bois plus large. À chaque fois que je me rends en là-bas, le responsable local me dit: la prochaine fois, on le baptisera à votre nom!

Quel est le combat dont vous êtes le plus fier ?

Le budget de l'Élysée. Il était opaque depuis de Gaulle qui, bien qu'économiste à titre personnel, ne s'en occupait pas: emplois fictifs, argent secret, etc. J'ai dû mener une vraie enquête policière, entamée sous Chirac, qui m'a pris cinq à six ans. J'ai pu réunir suffisamment d'indices pour que la réalité prenne forme et que le président Sarkozy soit obligé d'agir. Aujourd'hui, le budget de l'Élysée est sans doute le budget le plus transparent de toutes nos institutions. Depuis 2009, la Cour des comptes le contrôle tous les ans. C'est là qu'est né mon combat pour la transparence de la vie politique.

Avez-vous déjà été victime de pressions ?

Non, jamais. Au début, évidemment, ma démarche n'était pas appréciée. Je brisais un tabou. Personne pendant cinquante ans ne s'était occupé du budget de l'Élysée. C'était un crime de lèse-majesté.

Y aura-t-il un avant et un après affaire Fillon ?

L'affaire Fillon illustre des pratiques qui avaient cours. On y mettra fin, mais ça ne va rien révolutionner. C'est un rappel à l'ordre puissant, cependant la prise de conscience chez les élus est beaucoup plus ancienne.

Vous avez dénoncé une « chasse à l'homme médiatique », à propos du ministre Richard Ferrand, soupçonné de trafic d'influence. Avez-vous changé d'avis depuis l'ouverture de l'enquête préliminaire et de nouvelles révélations ?

Non, mais au-delà du cas Ferrand, que je ne cherchais pas à défendre, il me paraissait dangereux que la notion de transparence, une bonne notion dans la vie publique, s'applique dans la vie privée. Richard Ferrand était le directeur des Mutuelles de Bretagne, une institution privée. S'il y a favoritisme, il peut être sanctionné, mais il n'était pas député à l'époque. S'agissant d'un comportement privé, à la limite, chacun fait comme il veut, sinon ça devient l'enfer. On entre dans une société invivable où vous ne pouvez plus rien faire, où on espionne tout le monde. Là, on va voir plein de nouveaux députés: ont-ils toujours été irréprochables? Il ne faut pas tout mélanger.

Quelle est la mesure essentielle pour moraliser la vie publique ?

Dans la loi de François Bayrou j'en vois deux: la suppression de La Cour de justice de la République (CJR), ce qui veut dire que les ministres seront jugés comme tout le monde, et le non-cumul des mandats dans le temps, qui permettra un renouvellement plus profond de la vie politique, l'une de mes propositions que François Bayrou a reprise. Deux mesures qui mériteront la modification de la Constitution, procédure qui est de nature plus longue.

Qui tient les comptes à la maison ?

Mon épouse Mireille. Je vérifie juste qu'on n'est pas à découvert.

Économe ou flambeur ?

Plutôt économe. J'écris souvent sur du papier usagé, au verso; je garde des vêtements plus longtemps que nécessaire.

Vous êtes du genre à reprendre vos chaussettes ?

J'aurais plutôt tendance, mais

maintenant ça ne se fait plus, hein? Je suis moins économe en ce qui concerne les livres. Mais je préfère toujours attendre l'édition de poche.

Quelles valeurs vos parents vous ont-ils transmises ?

Nous étions d'un milieu modeste, mais pas pauvre. Mon père était instituteur, ma mère sans activité professionnelle. Avec le seul salaire de mon père pour une famille de quatre enfants, ça aurait été difficile, heureusement ma grand-mère nous a aidés. Il fallait faire



«L'autre fois, un contrôleur dans le train m'a dit: "C'est bien, ce que vous faites!"»

«Quand j'achète des livres, je préfère attendre l'édition de poche»

PHOTOS: MNR/MURATEI/ONERGENCES - D. R.

attention. À l'époque, on avait des tantes couturières qui nous faisaient les habits. Je revois mon père et son tas de cahiers à corriger. Il nous a appris la rigueur, le respect des horaires, la tolérance, et il nous a enseigné la morale laïque de la III^e République.

C'est votre mère qui vous a transmis la foi ?

Elle et sa famille. À l'époque, le dimanche, nous devions aller aux vêpres avec une vieille tante, ça durait trois heures. On baignait dans un milieu catholique. Arrivé au lycée en sixième, j'ai été récupéré par l'aumônier pour entrer à la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne). À partir de 14 ou 15 ans, j'ai commencé le militantisme. Quand vous êtes chargé d'animer des réunions, de faire des discours, c'est très formateur. Mais la laïcité est un principe de base. Lors du débat sur le Pacs qui a duré cinq heures, j'avais rappelé à Mme Boutin que le droit civil nous dirigeait et non plus le droit canon.

Que faites-vous pour vous détendre ?

Je lis des romans policiers. C'est l'intrigue qui me passionne, quand le livre est construit de telle manière qu'on a du mal à s'arrêter. Je n'apprécie pas les meurtres ou les scènes trop violentes. Ça me détend, ça m'éloigne de la vie politique. D'abord, il y a tous les auteurs américains des années cinquante, comme Raymond Chandler, et puis un auteur anglais, Robert Goddard. Je l'apprécie tellement que je n'attends pas que son dernier bouquin soit en poche pour me le payer. J'aime aussi les livres historiques, comme ceux de Jean Tulé, *Le Montespain, Héloïse, Ouille!*

D'où vient votre passion pour Lucky Luke ?

Quand j'étais gamin, je lisais le journal *Spirou*. J'ai vu naître Lucky Luke, le Marsupilami et Gaston Lagaffe. J'ai environ un millier de *Spirou*, je ne sais pas ce que je vais en faire! Lucky Luke a un petit côté justicier, mais il ne tue pas, j'aime bien. Je regrette qu'on ait remplacé sa



«Quand j'étais élu local, je faisais tout pour que la presse me prenne en photo.»

cigarette par une brindille, c'est idiot. J'apprécie Lucky Luke aussi parce que cela rejoint mon goût du western. Dans *L'Homme qui tua Liberty Valance*, de John Ford, extraordinaire, que j'ai déjà vu deux ou trois fois, il y a cette remarque terrible: «Quand la légende dépasse la réalité, on publie la légende.» C'est vrai, ça.

Quel rapport entre le western et la politique ?

De temps en temps, en politique, c'est *Règlement de comptes à O.K. Corral*, mais ça se termine quand même mieux! On n'assassine plus à coups de dague, on tue éventuellement à coups de paroles, et encore. Quand je relis les débats parlementaires du début du XX^e siècle, c'est affreux, on traitait les gens de tous les noms. Aujourd'hui, on n'en dit pas le centième.

Vous regrettez cette époque moins policée ?

Non. Je considère que quand on est parlementaire, et

«Tous les dimanches, nous devions aller aux vêpres avec une vieille tante.»



qu'on représente le peuple, on se doit d'avoir une certaine dignité. Quand j'étais élu local, avant d'être député, je montais dans les autotamponneuses sur les foires, bref, je faisais tout ce qu'il fallait pour que la presse me prenne en photo. À partir du moment où j'ai été député, j'ai dit stop! Un parlementaire ne doit pas se donner en spectacle, ce n'est pas un clown.

Hollande a-t-il été un président trop normal ?

François Hollande était très bien dans le fait d'être économe, et là-dessus, je l'ai un peu conseillé quand même, mais il lui manquait la solennité de la fonction. On a eu deux chefs d'État qui chacun à leur manière ont considérablement abaissé la fonction présidentielle. Celle de Hollande me paraît plus positive que celle de Sarkozy, mais enfin, ça manquait un peu d'autorité et de vision d'avenir. Et, de ce point de vue, on voit bien que Macron a retenu la leçon. Il prend un peu de hauteur. Quand le président remonte les Champs-Élysées dans un command-car, il est le chef militaire, il incarne la fonction. Il sera sans doute du coup moins

sympathique que Hollande parce que, quand on a cette attitude-là, on n'a plus trop d'amis.

On vous dit têtue, opiniâtre et teigneux.

Vous vous reconnaissez ?

Je suis plutôt gentil mais pas au point de tendre la joue gauche si on me frappe la droite. J'aurais plutôt tendance à rendre et puis j'ai un peu de

mémoire. Quand on m'a fait un certain nombre de coups fourrés, je n'oublie pas. Lorsque Alain Reuter, mon ami et suppléant, dont je pensais qu'il aurait pu me succéder, a participé au complot interne pour m'éliminer des législatives de 2007, les ponts ont été rompus. Qu'il ait choisi de rallier le camp adverse parce qu'on avait dû lui promettre une place, je ne lui ai jamais pardonné.

On vous arrête dans la rue ?

Je ne signe pas d'autographes, mais enfin bon, les gens me reconnaissent. L'autre fois, un contrôleur dans le train m'a dit: «C'est bien, ce que vous faites!» Le pire pour un député c'est d'être anonyme. J'aime bien l'idée que mon nom restera. Lorsqu'on parlera du budget parlementaire, le nom Dosière ressortira et ça me plaît, voilà. Vous savez qu'il y a eu seize mille députés depuis 1789?

RECUEILLI PAR J. B.

«Lucky Luke a un petit côté justicier, mais il ne tue pas, j'aime bien.»

